L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 5 JANVIER 1879.

Causerie Scientifique.

La fièvre typhoïde.

Le docteur Henry Guéneau de Mussy vient d'offrir au public la traduction du traité déjà célèbre en Angleterre, de Charles Murchison, sur la fièvre typhoïde. L'ouvrage a été traduit par M. Lutaud, mais M. Henry G. de Mussy l'a enrichi de ses notes et fait précéder d'une importante introduction.

Le livre anglais de Murchison a pour titre: "Traité des fièvres continues de la Grande-Bretagne" et comprend les quatre espèces de fièvres qui sévissent habituellement dans les îles anglaises: le typhus, la fièvre relapse, la fièvre typhoïde et la fièvre continue ou fièvre éphémère. M. de Mussy n'a entrepris de donner la traduction que de la partie relative à la fièvre typhoïde.

"On peut bien avancer, dit-il, sans exagération, que jamais la question des maladies virulentes et contagieuses, celle de la fièvre typhoïde en particulier, n'a, autant qu'aujourd'hui, occupé les esprits. Les prodigieux résultats obtenus par les investigations des savants de notre temps dans le champ des recherches étiologiques deviennent eux-mêmes d'efficaces encouragements à de nouveaux travaux.... Aussi voyons-nous les sociétés, comme les congrès scientifiques, mettre partout au premier rang de leur programme la recherche des causes de la fièvre typhoïde."

Le docteur Murchison expose dans son livre toutes les recherches qui ont été faites antérieurement à l'année 1873, et expose toutes les théories qui ont été émises sur la fièvre. Broussais pensait que les fièvres continues sont toujours symptomatiques d'une inflammation du canal gastro-intestinal; Clutterbuck plaçait le siège des lésions dont la fièvre était le symptôme dans le cerveau. Ceux qu'on appelle les humoristes, inspirés des vieilles doctrines d'Hippocrate et de Galien, regardaient la fièvre comme un effort de la nature pour expulser les humeurs. Sans parler de beaucoup d'autres doctrines, nous dirons que Virchow définit ainsi la fièvre:

"La fièvre consiste essentiellement en une élévation de température qui doit être produite par une augmentation des changements des tissus, et avoir sa cause immédiate dans des altérations du système." Il semble presque inutile de dire que dans toutes les formes de la fièvre, il y a augmentation de la température et de la chaleur animale. *Essentia vero febrium est præter naturam caliditas.* La température augmente même pendant le stage froid. Elle peut s'élever jusqu'à près de 44 degrés. Cette chaleur animale est le résultat d'une combustion; il y a donc combustion exagérée, et cela est assez prouvé par les caractères chimiques des produits éliminés par les poumons et par les reins, aussi bien que par la diminution du poids du corps. L'acide carbonique expulsé du corps augmente, la graisse se consomme, l'azote est éliminé par les reins, l'urée devient plus abondante, malgré la diminution de la nourriture; l'albumine fixe des muscles, du cerveau et des nerfs se consomme; seuls, les organes glandulaires, le foie, la rate, les reins et les ganglions sympathiques ne subissent point de déperdition, et au contraire se congestionnent. Le torrent de la circulation charrie des principes dangereux par leur abondance; le sang est comme empoisonné par les débris des tissus qui se désagrègent. Quand cette sorte d'empoisonnement atteint le cerveau, la stupeur, le délire et le coma se produisent.

Voici comment M. Murchison résume les remèdes qu'il faut tenter d'apporter à ces profondes perturbations: neutraliser le poison et améliorer l'état du sang; provoquer l'élimination non seulement du poison primitif, mais encore des produits de la métamorphose; diminuer la température et la fréquence des mouvements du cœur; favoriser la nutrition autant que possible, et stimuler, quand cela est nécessaire, l'action du cœur par une nourriture et des stimulants appropriés, en ayant soin toutefois de ne pas exciter la congestion et augmenter l'activité déjà surchargée des organes glanduleux; atténuer les symptômes pénibles; parer aux complications locales.

Doit-on considérer le typhus et la fièvre typhoïde comme des maladies aussi absolument différentes que deux éruptions quelconques? L'historique de cette question si débattue se trouve tout au long dans l'ouvrage de M. Murchison. Aujourd'hui, la distinction spécifique de ces deux maladies est à peu près partout reconnue. "Il est vrai que quelques excellents observateurs conservent encore la doctrine de l'identité, mais généralement on s'accorde à admettre que ces deux lésions sont d'origine et de nature différentes."

Chacun sait que, dans ces dernières années, on a cherché à appliquer les idées et les découvertes de M. Pasteur à l'étiologie et à la pathogénie de plusieurs maladies. On a commencé par les affections charbonneuses. M. Davaine a trouvé la bactéridie du charbon. Nous ne rappellerons pas toutes les expériences de Colze, de Feltz, de Pasteur, de Koch, de Paul Bert, la critique de tous les faits observés démontre d'une façon irréfutable que la maladie charbonneuse est causée par l'introduction chez un individu sain d'un organisme vivant, provenant d'un autre individu infecté du même mal, que la transmission ait lieu directement ou par l'intermédiaire d'un insecte qui le transporte: la bactéridie, une fois introduite, se multiplie à l'infini et avec une prodigieuse rapidité.

On a trouvé la cause du charbon; on a trouvé également une cause organique et vivante pour la septicémie. C'est un vibrion qui vit et se multiplie sans oxygène libre, un vrai ferment. Dans la pyrexie, qu'on nomme la fièvre relapse, maladie très bizarre à peine heureusement connue en France, et qui sévit seulement dans le nord de l'Europe et de l'Amérique, M. Obermeier, de Berlin, a constaté la présence dans le sang de vibrioniens d'une nature spéciale, qu'on nomme des spirilles.

La fièvre typhoïde a-t-elle aussi son microphyte? En 1874, le docteur Klein fut chargé, en Angleterre, de poursuivre des investigations sur la pathogénie des maladies contagieuses. Il a fait un rapport où figure un micrococcus soit isolé, soit aggloméré, observé chez les typhiques. "C'est, dit M. de Mussy, un fongus qui possède des filaments de mycélium sur le trajet desquels on voit des renflements qui contiennent des spores. Il est remarquable que ces organismes ont la plus grande ressemblance avec le *crenothrix polyspora* découvert par M. Cohn dans le puits d'un quartier de Breslau, fameux par les ravages de la fièvre typhoïde."

Le docteur Klein a recherché ce micrococcus dans les tissus: il a essayé de communiquer la fièvre typhoïde aux animaux, en particulier à des singes, en mêlant à leurs aliments des détritus de ces petits organismes, mais il n'y a point réussi.

Outre ces petits organismes, doués de vie et de propriétés physiologiques assez bien définies, on a pu considérer comme des germes de maladies virulentes des corpuscules tenus en suspension dans les liquides pathologiques, que ces liquides soient ou pas putrides ou des humeurs, comme celles de la clavelée, de la vaccine, de la morve, etc. Ces granules sont-ils ou ne sont-ils pas des germes de maladies? Il y a une école qui répond à cette question par l'affirmative; une autre école reste dans le doute philosophique. Les théoriciens de la première école n'admettent point l'origine spontanée de la fièvre typhoïde; pour eux, l'organisme, qui est le germe de cette maladie, se détache de la matière jaune des lésions intestinales (c'est Louis et l'école française qui ont d'abord constaté que la lésion des plaques dites de Peyer est le propre de l'affection typhoïde), s'introduit au sein de l'économie et, par l'intermédiaire de l'eau, ou de l'air, ou des corps voisins du malade se transmet à l'individu sain. Cette opinion est actuellement dominante en Angleterre; on y parle beaucoup de germe contagieux, on ne veut pas généralement croire que la maladie, typhoïde puisse naître spontanément, mais on s'entend assez peu sur les propriétés et sur les caractères de ce terrible germe.

La théorie des germes rend assez bien compte de beaucoup de faits; elle explique comment les conditions atmosphériques, la sécheresse, l'humidité, l'état des puits le niveau des sources, des ruisseaux, les fosses et les égouts, les puits communs, tout ce qui peut servir de véhicule ou de réservoir à des germes contagieux, a un rôle dans la naissance et dans le développement des épidémies. Il y a une différence très considérable entre le nombre des cas dans lesquels la contagion est insaisissable et très obscure, et le nombre des cas dans lesquels la contagion de la fièvre typhoïde peut être assez clairement établie et attribuée au véhicule de l'eau.

Les médecins anglais se sont beaucoup appliqués depuis quelques années à étudier, autant que possible, dans chaque cas particulier, le mode de développement de la fièvre typhoïde.

Voici par exemple des faits extraits d'un grand travail de M. Cornélius Fox, médecin sanitaire du comté d'Essex, travail qui a pour titre: "La fièvre typhoïde a-t-elle jamais une origine spontanée?—"Explosion de la fièvre typhoïde à Asheldam:"

"La fièvre typhoïde y sévit dans un bâtiment formant dix cottages; dix-sept des habitants en furent atteints, six moururent; ces cottages sont situés dans un lieu peu fréquenté, à 15 kilomètres environ de la station la plus proche, tous les efforts pour découvrir un cas de fièvre typhoïde dans le district ont échoué.

"La santé de la population rurale, à cette époque, était remarquablement bonne. Tous les cottages, à une exception près, étaient encombrés, et les chambres à coucher particulièrement avaient une mauvaise odeur. La première personne atteinte fut une jeune fille, connue pour une grande buveuse d'eau, et elle avait bu, en effet, une quantité considérable d'une eau qui, quoique pure au goût, à l'œil et à l'odorat, était un mélange d'eau de source, d'engrais liquide et après de grosses pluies, de matières excrémentitielles provenant de la cour de la ferme; l'analyse de l'eau donne une partie, sur un millime, d'ammoniaque albuminoïde. De la jeune fille, la maladie passa aux autres membres de la famille, et, ainsi qu'on pouvait s'y attendre dans des conditions d'hygiène pareille, se répandit facilement dans les cottages voisins."

Le docteur Fox conclut de nombreuses observations, dont je viens de donner le type, que si ses vues philosophiques le portent à rejeter l'origine spontanée de la fièvre typhoïde, le jugement de son expérience le conduit à une conclusion opposée. Ainsi, on le voit, la théorie exclusive des germes contagieux est contestée, même en Angleterre; on s'y trouve conduit, comme en France, comme en Belgique, comme en Allemagne, à admettre en même temps la spontanéité et la contagion. La plupart des vieux médecins qui ont une longue expérience vous disent qu'ils croient et à la maladie transmise et à la maladie spontanée.

Il est bien vrai que, dans cette soi-disant spontanéité, peut toujours se dissimuler la présence d'un germe transporté ou par l'eau, ou par un autre liquide, ou même par l'air.

Quand l'eau n'est pas le véhicule, on peut encore soupçonner l'atmosphère d'en tenir lieu. Le mouvement des linges du malade, l'agitation de l'air autour de lui peuvent déplacer des germes; mais où sont les preuves que ceux-ci ne puissent être transportés à distance?

"Cette assertion, en ce qui regarde la fièvre typhoïde, dit M. de Mussy, a contre elle l'exemple du choléra, dont le mode de propagation offre, sous d'autres rapports tant de ressemblance avec celui de la fièvre. L'expérience prouve, dit M. Fauvel, que le réceptacle du choléra n'est pas transporté à distance dans l'air, ou du moins qu'il y perd ses propriétés contagieuses." On explique les apparitions inattendues et locales de la fièvre par l'aptitude que certains spores et microzoaires possèdent de rester longtemps inertes et d'éclore quand une occasion favorable se présente.

Quoi qu'il en soit, l'existence du germe considéré comme cause nécessaire de la fièvre typhoïde n'est pas encore suffisamment démontrée. "Elle ne repose que sur des hypothèses et des analogies auxquelles on a le droit de demander des preuves. Toutefois, ne repoussons pas trop dédaigneusement les hypothèses; elles sont des constructions provisoires qui relient les édifices solides et inébranlables."

Deux vérités ont été, dès à présent, hors de tout conteste: 1° la fièvre typhoïde, qu'elle résulte d'un germe déposé depuis plus ou moins longtemps, ou d'un produit de l'organisation interne, ne naît que dans des conditions hygiéniques spéciales; elle a une origine excrémentitielle ou dépendante de la décomposition de certaines substances animales, le sang, les tissus albumineux; 2° elle est, d'une certaine façon, contagieuse.

De là, se tirent des conséquences toutes naturelles et en premier lieu la nécessité de diminuer le danger des matières excrémentitielles. M. H. de Mussy, que son long séjour en Angleterre a bien préparé à l'étude des questions hygiéniques qui y sont pour ainsi dire constamment à l'ordre du jour, a là-dessus des opinions qui méritent d'être rapportées et dont l'importance n'échappera pas aux personnes qui s'occupent de la salubrité publique; "La fosse d'aisance, dit-il, bien construite, enduite de substances imperméables non miscibles aux matières fécales, prévenant par conséquent l'infiltration dans les murs qui la limitent, ne mérite pas tout le mal qu'on en dit; l'air y est relativement immobile; cette immobilité peut prévenir jusqu'à un certain point, et prévient en effet la projection des particules solides dans les appartements. Je ne parle pas des gaz qui s'échappent par les cuvettes, et dont il serait facile d'ailleurs d'empêcher l'accès... La fosse d'aisance a le grand inconvénient de devoir être vidée, inconvénient d'autant plus grave que le remuement des matières accumulées depuis longtemps est particulièrement favorable à l'explosion de la fièvre typhoïde....

"Les égouts constituent le système le plus voisin de la perfection, mais à une condition, c'est qu'ils soient eux-mêmes parfaits dans leur construction et dans leur mécanisme.

L'immobilité de l'air est la protection de la fosse, le mouvement continuel de l'eau est la protection de l'égout. Il faut que tout soit continuellement et rapidement entraîné loin du point de départ. Cela suppose des pentes convenables, le moins de coudes possible, une ventilation telle que l'air des égouts ne reflue pas dans les appartements.

A ce dernier point de vue, M. de Mussy fait une critique très importante; il n'approuve pas la partie du système qui, à Paris, relie les maisons aux égouts.

"La tinette où s'opère la division est une sorte de renflement mobile du tuyau qui va de la maison à l'égout. Tous les produits des déjections y arrivent, le solide pour s'y arrêter, le liquide pour la traverser. Il est clair que chaque opération donne lieu à l'agitation du contenu de la tinette, à moins que la masse d'eau ne soit suffisante pour exercer une compression qui y supprime le mouvement. Or je constate qu'il est bien rare que l'afflux de l'eau soit assez abondant et assez violent pour produire ce désirable effet.

"Il y a encore des maisons où le système diviseur est appliqué sans que l'eau y soit distribuée. La loi permet aux propriétaires d'établir des tuyaux entre leurs maisons et l'égout pour recevoir les déjections sans les obliger encore à s'approvisionner d'une quantité d'eau suffisante et à la distribuer de manière à chasser tout le contenu des tuyaux. Je crois aussi que ces tuyaux, au lieu d'avoir toujours à l'intérieur une surface très lisse, émaillée par exemple, sont souvent rugueux et susceptibles de se dévenir davantage par l'oxidation de la fonte, condition qui avec l'insuffisance de l'eau, est bien propre à la favoriser, le séjour des matières, et à produire ainsi une cause très efficace d'insalubrité. Il y aurait un moyen très facile, je crois, de rompre la communication entre les tuyaux et les habitations, ce serait d'exiger que l'abouchement des cuvettes avec les tuyaux se fit au moyens de siphons, l'eau retenue dans la concavité du siphon, y formant une soupape mobile qui ne disparaîtrait que pour faire place à une autre, et dans laquelle il serait toujours facile d'ajouter, dans les temps suspects, quelques désinfectants. Il va sans dire que le succès de cet appareil ne peut être assuré que par un libre et abondant écoulement d'eau."

Nous ne sommes nullement surpris que M. de Mussy regarde l'utilisation des eaux d'égout par l'agriculture comme la plus irréprochable solution d'un problème qui, dit-il, est un des grands problèmes de la civilisation. Il cite, à cet égard, les essais en grand qui se font dans la presqu'île de Gennevilliers, et dont nous avons plusieurs fois et longuement entretenu nos lecteurs; il entre dans de très intéressants détails sur les essais faits dans une ferme près de Croydon, en Angleterre, localité qui avait été, en 1873, décimée par une épidémie de fièvre typhoïde.

La terre dans ces fermes a augmenté de valeur et se loue plus cher qu'autrefois. Dans les petites localités où les égouts ne sont guère possible, M. de Mussy préconise le système anglais dit "Dry earth closet" qui consiste à mélanger les matières excrémentitielles avec de la terre desséchée au moment même de l'évacuation. La terre sèche enlève ainsi toute odeur et apparemment toute propriété nuisible. On obtint ainsi des engrais excellents. Ce système est appliqué dans les casernes anglaises, dans les casernes de l'Inde, dans une foule d'écoles de campagne et de maisons privées.

La fièvre typhoïde est aujourd'hui, on peut le dire, traquée en Angleterre. Le docteur Murchison a été jusqu'à retrouver la cause d'une épidémie de fièvre typhoïde qui s'évissait dans la paroisse de Marylebone, à Londres, dans du lait infecté par l'eau qui servait à laver les vases où on le transportait.

Cette eau elle-même, il le prouve, était contaminée par son mélange avec des matières excrémentitielles. L'hygiène a une grande efficacité en ces matières: "Pour moi, n'hésite pas à dire M. de Mussy, j'ai la conviction que, quand on le voudra sérieusement, on diminuera dans une énorme proportion la mortalité par la fièvre typhoïde. Pour cela il serait nécessaire de faire pénétrer partout des instructions propres à traduire en langue vulgaire les vérités déduites des observations scientifiques, en imposant aux autorités locales le devoir d'exposer au grand jour les exemples, malheureusement trop faciles à trouver, capables d'éclairer les administrés.

"Il serait nécessaire que chez nous des commissions permanentes fussent établies, prenant connaissance de chaque cas, surtout au début des épidémies, cherchant à en suivre la piste jusqu'à son origine. Je sais combien les difficultés sont grandes; je ne les crois pas, le plus souvent du moins, insurmontables. Il serait facile de trouver le personnel nécessaire de ces commissions, dans ces sociétés de médecine publique et d'hygiène qui se forment tous les jours parmi nous sans autre ambition que de rechercher et de découvrir les vérités utiles à la santé publique. Ces commissions feraient leurs rapports aux divers comités qui représentent la science auprès de l'administration; enfin, et surtout il serait nécessaire de rendre obligatoire la notification de tous les cas qui se présentent aux autorités compétentes."

Le typhus est une maladie autre que la fièvre typhoïde; il résulte de l'agglomération d'êtres humains dans un milieu mal ventilé, et se présente sous une forme épidémique dans des périodes de famine et de misère. La maladie dure de dix à vingt et un jours et à l'autopsie ne révèle pas de lésions spécifiques; mais l'hypérémie de tous les organes internes, le ramollissement du cœur et des muscles volontaires. Cette terrible maladie a été connue dans la plus haute antiquité: il faut sans doute y rapporter un grand nombre d'épidémies demeurées célèbres dans l'histoire. On trouvera dans l'ouvrage de Murchison beaucoup de détails curieux sur les épidémies fameuses.

Les données historiques permettent de conclure que, le typhus se montre le plus sous forme épidémique, qu'il apparaît pendant des périodes de disette générale ou à la suite de grandes privations causées par les guerres ou par la famine dans de grandes classes d'hommes.

Pendant les intervalles des épidémies, il y a des cas de typhus sporadique; on l'observe particulièrement en Irlande et dans les grandes villes industrielles d'Écosse et d'Angleterre. Il n'y a probablement aucun pays en Europe où on ne l'ait observé. Les écrits d'Ambroise Paré et d'autres montrent que cette affection était commune autrefois en France.

Vers la fin du siècle dernier, elle était fréquente dans les hôpitaux de Paris; et, pendant les quinze premières années de ce siècle, elle a été signalée sur différents points de la France, sous forme épidémique. En 1854, le typhus n'était pas rare à Marseille, Avignon, Paris et parmi les soldats revenus de Crimée. Dans ces dernières années, la maladie est devenue rare et n'a été observée que dans des cas pour ainsi dire exceptionnels, dans des hôpitaux ou des prisons.

On peut donc dire qu'aujourd'hui le typhus a pour habitat spécial l'Irlande, d'où il se répand sur l'Angleterre.

A. VERNIER.

Ordres pour charbon remplis avec célérité par Hy J. Montagnet, 4 rue Carondelet.

☞ Coiffez-vous élégamment et à bon marché à la chapellerie Robt. E. Lee.

45 Years Before the Public.

THE GENUINE

DR. C. McLANE'S

CELEBRATED

LIVER PILLS,

FOR THE CURE OF

Hepatitis, or Liver Complaint,

DYSPEPSIA AND SICK HEADACHE.

Symptoms of a Diseased Liver.

PAIN in the right side, under the edge of the ribs, increases on pressure; sometimes the pain is in the left side; the patient is rarely able to lie on the left side; sometimes the pain is felt under the shoulder blade, and it frequently extends to the top of the shoulder, and is sometimes mistaken for rheumatism in the arm. The stomach is affected with loss of appetite and sickness; the bowels in general are costive, sometimes alternative with lax; the head is troubled with pain, accompanied with a dull, heavy sensation in the back part. There is generally a considerable loss of memory, accompanied with a painful sensation of having left undone something which ought to have been done. A slight, dry cough is sometimes an attendant. The patient complains of weariness and debility; he is easily startled, his feet are cold or burning, and he complains of a prickly sensation of the skin; his spirits are low; and although he is satisfied that exercise would be beneficial to him, yet he can scarcely summon up fortitude enough to try it. In fact, he distrusts every remedy. Several of the above symptoms attend the disease, but cases have occurred where few of them existed, yet examination of the body, after death, has shown the LIVER to have been extensively deranged.

AGUE AND FEVER.

DR. C. McLANE'S LIVER PILLS, IN CASES OF AGUE AND FEVER, when taken with Quinine, are productive of the most happy results. No better cathartic can be used, preparatory to, or after taking Quinine. We would advise all who are afflicted with this disease to give them A FAIR TRIAL.

For all bilious derangements, and as a simple purgative, they are unequaled.

BEWARE OF IMITATIONS.

The genuine are never sugar coated.

Every box has a red wax seal on the lid, with the impression DR. McLANE'S LIVER PILLS.

The genuine McLANE'S LIVER PILLS bear the signatures of C. McLANE and FLEMING BROS. on the wrappers.

Insist upon having the genuine DR. C. McLANE'S LIVER PILLS, prepared by Fleming Bros., of Pittsburgh, Pa., the market being full of imitations of the name *McLane*, spelled differently but same pronunciation.

VAPEURS.

Chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et du Texas.

A dater du 3 décembre 1877, le bateau à vapeur ST. FRANCIS BELLE, partira de la tête de la rue Bienville, à 8 heures du matin au quai du chemin, pour Westwego, et transportera les passagers qui se rendront aux stations du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et du Texas. Il quittera Westwego à 5 heures du soir et arrivera à la Nouvelle-Orléans à 6 1/2 P. M.

Le bateau qui se reliera au train d'excursion du dimanche partira d'ici à 8 heures du matin et au retour le même jour à 5 heures 45 m. du soir.

Le fret reçu au même endroit, à 3 heures et 30 minutes sera livré le lendemain matin.

4 déc— C. H. PAYNE, Surintendant.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg. Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau à vapeur NATCHEZ, T. P. Leathers Capitaine, J. F. Muse, Commis.

Se reliant, à Vicksburg à la ligne Packet pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Caire et St-Louis.

Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JANNEY & WORK, 106 Commune et J. E. CARLIN 17 rue Tchoupitoulas.

Paquebot régulier de la côte et Baton-Rouge. Deux voyages par semaine.

Départ de la Nouvelle-Orléans tous les LUNDIS SOIR à 5 heures et tous les VENDREDIS matin à 10 heures.

Le nouveau bateau à vapeur ST. JOHN, JAS. P. McELROY, capitaine. Partira comme il est dit plus haut pour Baton-Rouge, Plaquemine, Donaldsonville, et tous les débarcadères intermédiaires. Retournant en ville tous les dimanches et mercredis.

Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

9 Oct— E. O. MELANCON, No 22 Bienville.

Pour Grand Ecore. Départ, tous les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Grand Ecore, Montgomery, Alexandria, les débarcadères sur la Rivière Rouge, Bayou, Sarbin, Ware, et tous les autres points intermédiaires de la Rivière Rouge. Le beau bateau à vapeur NEW MARY ANNE, E. SINNOT, Capitaine, GEO. C. HAMILTON, Commis. partira ainsi qu'il est dit ci-dessus. Il répondra à tous les appels. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à E. W. ADAMS,

13déc—6m No 21 Commercial Place.

Packet régulier des Opelousas, Partant tous les MARDIS à 5 h. du soir.

Pour Washington, Opelousas, Port-Barre, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères sur la côte, la rivière Atchafalaya et le bayou Courtableau.

Le nouveau steamer à léger tirant d'eau YAZOO, W. CRAWFORD, capitaine, J. B. SCHMIDT, commis, Partira comme ci-dessus. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à LORD & McPEAKE, agents, 46 rue du Camp

31 déc—

Pour le Bayou Lafourche, Départs réguliers tous les LUNDIS à 5 P.M. et tous les JEUDIS à 10 A. M.

Le beau bateau à vapeur C. H. PECK, LOUIS RANSON, capitaine, J. B. KEENAN et C. J. BLANCHARD, commis. partira comme il est dit ci-dessus. Prenant fret et passagers pour tous les débarcadères sur le fleuve jusqu'à Donaldsonville et tous les atterrages du Bayou Lafourche jusqu'à Thibodaux.

Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à Geo. D. HITE, agent, rue Gravier 54.

7 déc—

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS.

QUEYROUZE & BOIS

MARCHANDS EN GROS DE GROCERIES, VINS, LIQUEURS, —ET— Toutes sortes de Produits de l'Ouest

Aux magasins bleus, Coin Vieille-Levée et Bienville,

18 juil 78—1 an. Nlle Orléans.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

LABRADOR, Sangher, mercredi, 8 janvier.
CANADA, Franguel, mercredi, 22 janvier.
*AMERIQUE, Delord, mercredi, 5 février.

Prix du passage (en or) pour le Havre.

Première cabine (vin compris).........$100
Seconde — 65
Troisième — 35

Billets aller et retour à prix réduits.

Passage d'entrepont avec ameublement complet, comprenant vin, literie et ustensiles, $26 [illegible]

Les paquebots marqués d'une astérisque* ne prennent pas de passagers d'entrepont.

L. GRAND, Agent, Galliar Court, No 2, Nouvelle-Orléans.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BRÊME ET LA NOUVELLE-ORLÉANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier comme suit:

	De Brême	De la Nlle-Orléans
Frankfurt	4 déc.	environ 15 janv.
Nurnberg	5 janv.	environ 9 fév.
Braunschweig	22 jan.	
Frankfurt	12 fév.	
Nurnberg	5 mars	
Braunschweig	26 mars	
Frankfurt	16 avril	
Nurnberg	30 avril	

Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.

PRIX DU PASSAGE:

De Brême, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans: Chambre...$150 en or. | Entrepont...$36, en or.

De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême: Chambre...$150 en or. | Entrepont...$45, en or.

De la Nouvelle-Orléans à la Havane: Chambre...$50 en or. | Entrepont...$15, en or.

Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix. Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.

N. B. Notre agent pour le Texas, M. Peter H. Sthard, à Galveston, est autorisé à délivrer des passages d'entrepont, aux conditions suivantes:

De Brême à Galveston.........$42 00 en or.
De à Indianola.........45 50 do.

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départs ainsi que le prix du passage.

Les consignés vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre à la Nouvelle-Orléans.

Pour les détails, s'adresser à ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents, No. 42 de la rue de l'Union.

12 mar

Pour New-York directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants: KNICKERBOCKER, NEW ORLEANS, HUDSON, CORTES.

Le steamer HUDSON, E. V. Gager, commandant, Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse Mercredi 8 Janv., à 8 h. A. M.

L'assurance sur cargaison est prise par cette ligne à 1/2 pour cent.

Passage—Cabine.........$30
Entrepont.........25
Billet d'excursion.........50

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.

Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON, Rue Carondelet, No 41.

dmai—1an

LIVERPOOL.

Ligne Américaine pour Liverpool.

La seule ligne transatlantique sous le PAVILLON AMERICAIN. Un départ tous les JEUDIS, de Philadelphie.

LIGNE RED STAR, POUR ANVERS.

Un départ de NEW-YORK et de PHILADELPHIE, alternativement, TOUS LES 15 JOURS. C'est la route la meilleure et qui coûte le moins pour toutes les parties de l'Europe centrale, l'Italie, etc. S'adresser à PETER WRIGHT & SONS, Philadelphie, ou à A. K. MILLER & Co, 35 Carondelet.

10 mai—Oct78 Nlle-Orléans.

HONDURAS.

Le rapide steamer en fer de première classe E. B. WARD, JR. Capitaine S. PILLATI.

Pour Belize, Honduras, touchant à Amer, Port Cortes, Truxillo, Ruatan et Utilla, partira positivement [illegible] 1878, à 5 heures du soir, du quai devant la place Jackson.

Pour fret et passage, s'adresser aux consignataires, S. OTERI & BRO. 23 et 25 rue Front-et 24 et 26 rue Fulton, entre les rues Gravier et Poydras.

N.-B.—Le WARD fera son service en son mois avec la ligne régulière de paquebots sur la même ligne. 2 mars—1 an.

Paquebot de la Côte jusqu'à Thibodaux. Deux fois par semaine.

HENRY TETE, J. F. AUCOIN, Capitaine, M. H. LANDRY, Commis.

Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les LUNDIS à 5 heures P. M. et tous les VENDREDIS à 10 heures A. M.

Retour: Il partira de Donaldsonville tous les MERCREDIS et DIMANCHES matin.

Le HENRY TETE prendra du fret pour tous les débarcadères du Bayou Lafourche jusqu'à Thibodeaux.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à B. RIVET, 108 rue Decatur, près St. Louis.

P. S. Un commis recevra et stationnera sur la Levée, à la tête de la rue Bienville, pour recevoir le fret.

16 juillet—1 an

Pour Covington, Madisonville et Mandeville.

ARRANGEMENT D'HIVER.

Le steamer NEW CAMELIA, partira du Lac, comme suit: MARDI, JEUDI et SAMEDI à l'arrivée du train de 1 heure P. M., du chemin de fer de la rue du Canal.

Au retour, il partira du Old Landing les LUNDI, MERCREDI et VENDREDI, à 7 heures du matin.

Tous les voyages ci-dessus se feront jusqu'aux vieux débarcadère pour Covington.

FRET.

Le fret sera reçu à son débarcadère, Nouveau Bassin, Pont Magnolia.

Les bagages (seulement) sont reçus à l'encoignure des rues Canal et Carondelet, au départ du train précédent immédiatement le départ du bateau.

Le service se fera régulièrement à moins de mauvais temps ou de basses eaux.

Pour plus amples informations, s'adresser à C. M. SORIA,

23avril 78— Au No 20 de la rue de l'Union.

ANT. CARRIERE, O. CARRIERE, R. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE.

A. Carrière & Sons

Négociants-Commissionnaires,

ENCOIGNURE ROYALE ET DOUANE

Avances libérales sur consignations à nos amis de Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

CHEMINS DE FER.

GRAND CHEMIN DE FER —DE LA—

Route de la malle des Etats-Unis entre la Nlle-Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.

LE FERRY partira du pied de la rue Ste-Anne tous les jours, à HUIT HEURES ET DEMIE A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 9 heures A. M.

Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la ligne.

Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et la Tèche, au-delà de Morgan City, est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition, avec Thomas A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui s'expédieront que par ce chemin de fer.

Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.

Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner.

GEO. PANDELY, Surintendant.

Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magazine.

Il ne sera point reçu de fret après 5 heures.

CHAS A. WHITNEY & CO. Agents.

6 déc—

New-Orleans and Mobile Rail Road

(LIGNE RAPIDE DE MOBILE.)

La route la plus courte et la plus rapide pour toutes les villes de l'Est.

Transporte la malle et l'Express du Sud.

A partir de MERCREDI, 20 novembre 1878, les trains arriveront à la gare, au pied de la rue du Canal, et en partiront comme suit:

Départ		Arrivée	
No 1, passagers, tous les jours excepté le dimanche	7:30 a. m.	No 2, Express, tous les jours	8:35 a. m.
No 3, Express, tous les jours	5:00 p.m.	No 4, Passagers, tous les jours, excepté le dimanche	9:30 p. m.
No 5, pour le littoral du lac, excepté le dimanche	3:30 p. m.	No 6, pour le littoral du lac, tous les jours excepté le dimanche	9:30 a. m.
No 7, Passagers, le dimanche seulement	7:30 a. m.	No 8, Passagers, le dimanche seulement	9:30 p. m.

Seule ligne qui ait des wagons-dortoirs de Pullman sur toute la route, sans changement, jusqu'à Washington, Lynchburg, Atlanta, Montgomery, Nashville et St-Louis, et également sans changement jusqu'à Cincinnati et Louisville. Un changement seulement jusqu'à New-York et jusqu'aux autres villes de l'Est.

On peut se procurer des billets et retenir d'avance des places dans les SLEEPING CARS en s'adressant au bureau, coin Camp et Commune, vis-à-vis le City Hotel.

D. E. ROBINSON, Surintendant.
J. W. COLEMAN, Agent de billets.

22nov—

NEW ORLEANS AND MOBILE RAIL ROAD (MOBILE FAST LINE.)

THE SHORTEST AND QUICKEST ROUTE TO ALL EASTERN CITIES. CARRIES THE GREAT THROUGH MAIL AND SOUTHERN EXPRESS.

On and after Wednesday, November 20, 1878, trains will arrive and leave depot, foot of Canal Street, as follows:

LEAVE		ARRIVE	
No 1 Passenger daily, except Sunday	7:30 a. m.	No. 2 Express daily	8:35 a. m.
No. 3 Express daily	5:00 p. m.	No. 4 Passenger daily, except Sunday	9:30 p. m.
No. 5 Coast daily, except Sunday	3:30 P. m.	No. 6 Coast daily, except Sunday	9:30 a. m.
No. 7 Passenger Sunday only	7:30 a. m.	No. 8 Passenger Sunday only	9:30 p. m.

Only line running Pullman Palace Sleeping Coaches through without change to Washington, Lynchburg, Atlanta, Montgomery, Nashville and St. Louis. Pullman Sleeping coaches through to Cincinnati and Louisville without change. Only one change to New York and other Eastern cities.

Tickets may be obtained and Sleeping Car Berths secured in advance on application at the office corner Camp and Common streets, opposite City Hotel.

D. E. ROBINSON, Superintendent.
23novif J. W. COLEMAN, Ticket Agent.

Grande Route de Jackson.

Chicago, St-Louis & New-Orleans R. R.

LA MEILLEURE ROUTE POUR L'EST.

A partir du 10 novembre 1878, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:

DEPART.	ARRIVEE.
Express No 1—6 h. P. M.	Express No 2—10 15 A. M
Mixed No 3—7 h. A. M.	Mixed No 4—5:00 P. M.

Nos 1 et 2 partent tous les jours; Nos 3 et 4 tous les jours, excepté le dimanche.

DES WAGONS-DORTOIRS PULLMAN VONT JUSQU'A LOUISVILLE, CINCINNATI, et CHICAGO, sans changement. Pour St-Louis un wagon-dortoir est ajouté au train, à Milan, ce qui permet aux passagers de faire tout le voyage sans laisser le train. UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK et les VILLES de L'EST.

Billets en vente, places retenues et renseignements fournis au No. 22 rue du Camp, coin Commune.

A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
F. CHANDLER, Agent Gén. pour les Passagers.

10nov—

Great Jackson Route.

Chicago, St-Louis & New Orleans R.R.

THE BEST ROUTE EAST.

Trains will leave and arrive at the Calliope Street Depot, on and after November 10 1878, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1. 6:00 p. m	Express No 2. 10 15 a. m
Mixed No 3. 7:00 a. m	Mixed No 4 5:00 p. m

Nos 1 and 2 run daily, 3 and 4 daily, except Sunday.

PULLMAN PALACE SLEEPING CARS through to— LOUISVILLE, CINCINNATI AND CHICAGO WITHOUT CHANGE AND FOR ST LOUIS A SLEEPER IS ATTACHED AT MILAN, enabling passengers to go through without leaving the train. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

Tickets for sale, berths secured and information given at No 22 Camp street, corner of Commons.

A. D. SHELDON, Ticket Agent.
F. CHANDLER, General Passenger Agent.

10novif

CONSULAT DE FRANCE —A— LA NOUVELLE-ORLEANS

BUREAUX, 92 RUE ROYALE.

Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.

AVIS MENSUEL—NOVEMBRE 1878.

Les personnes dont les noms suivent sont invitées à se présenter aux bureaux du consulat. En cas de décès ou d'absence, leurs amis ou connaissances sont priés d'en donner avis.

Aubert (Bernard)	Penihouse
Armand (Pierre Auguste)	Pujo (Evina)
Aimé	Grossiman (Pierre)
Adam (Jacques)	Grandsire Toussaint (Manuel)
Berry (Charles)	Gerardi (Mme fme Gordon)
Bonnes (Emile Jean Marie)	Hamant (Joseph)
Bonaventure dit Robert Delbosa	Joubert (Casimir)
Baffeau (Paul Jules)	Lefort (Gustave)
Bernet (Jean Marie)	Lefevre (Paul)
Besson (Gaston)	Legentier (Jean Marie)
Bouquet (Eugène)	Lebert (Pierre Jacques)
Barthe (Jean)	Landrin (Louis)
Claverie (François)	Letombe Me
Coulom (Pierre)	Lefourneur (Pierre Adolphe)
Constant (Pierre Abraham)	Mandeastarris
Cappot (Alexandre de)	Merge
Calonnet (Edouard et Louis)	Meliver
Chauman (Emma Vve Lescallier)	Mimi (Antoine et Jean armais)
Clermont (René)	Martin (André)
Chappuis (Joseph)	Potrier (Auguste)
Charbonnel (Marie fme Coran)	Pujaux (Julien)
Durand (Edouard)	Paquerieux (Angèle)
Deneux (Ildefonse)	Saulier (Gaston)
Dumas (Mr)	Schmegg (Charles Ibermann)
Dufbourg (Bertrand)	Tarjan (Timothée)
Estevenet (Jean Marie Louis)	Tanguy (Jean Marie)
	Terras (Etienne Louis)
	Vidal (Charles)
	Vignarolle (Jean Marie)

Des registres sont tenus en Chancellerie pour l'inscription gratuite des mariages, naissances et décès, et pour la réception des actes notariés de toute nature aux prix fixés par le tarif.

Le Gérant du Consulat, LEON BELLAGUE.

26 nov—

Malakoff Bitters,

PATENTÉ EN 1866.

Premières Primes remportées aux Expositions de la Louisiane, en 1868, 1870 et 1871.

ALPH. WALZ,

Seul Propriétaire et Fabricant

86.........RUE CONTI.........86

Ce Cordial, agréable et très savoureux, est le stimulant le plus sain que l'on ait encore produit jusqu'ici; il est composé d'ingrédients aromatiques et amers, qui, lorsqu'on en fait usage modérément, est un excitant aussi bien qu'un fortifiant pour le système digestif;—c'est aussi un dépuratif excellent.

Il n'a pas de supérieur parmi toutes les préparations de notre époque. Le propriétaire possède à l'appui de son efficacité les certificats de la Faculté Médicale de la Louisiane. Il guérit ou prévient les fièvres en général, et autres désordres intérieurs; il combat aussi la dyspepsie, la névralgie ainsi que la constipation occasionnée par l'abus des médicaments, et les affections du cœur. Il est efficace dans les maladies de la vessie et les maux de reins. C'est un tonique très puissant dans le cas d'épuisement du système.

C'est un breuvage excellent pour les femmes et les enfants et un excellent anti-bilieux. Ce Bitter est spécialement destiné à l'usage des familles.

N. B.—Se défier des contrefaçons. Les véritables BITTERS MALAKOFF sont renfermés dans des bouteilles portant la marque de commerce du propriétaire, la tour représentée plus haut, et scellées au cachet rouge avec les initiales A. W.

On se demande comment on peut prévenir une foule de maladies telles que les fièvres intermittentes, la dyspepsie, les maladies de poitrine: Phthisie, Rhumes, Bronchite, Angine, Granulations, Laryngite, Aphonie, Asthme, Pleurésie, Lymphatisme, Maladies du Foie, de la Vessie et des Voies Urinaires, des Névralgies, pour le pansement des plaies.

L'on prévient et l'on guérit toutes ces maladies en faisant usage de

L'EUCALYPTUS BITTERS.

Depuis l'introduction en Europe de l'Eucalyptus par F. Ramel, et depuis que l'attention du monde scientifique a été appelée sur les avantages multiples que l'on pouvait tirer de cette remarquable plante pour la guérison de diverses maladies, un grand nombre de praticiens distingués ont constaté et admis l'efficacité de l'Eucalyptus.

Les produits de l'Eucalyptus sont employés avec grand succès depuis plusieurs années dans les hôpitaux de Paris.

Le Bitter Eucalyptus, composé de la plante de ce nom, est un préventif sûr contre une foule de maladies.

Dépôt général: BURKE & THOMPSON, No 60 RUE TCHOUPITOULAS N. O.

19 mai78—1an

S.N. PIKE'S *Magnolia* WHISKEY Cincinnati OHIO.

LE CLICHÉ CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VÉRITABLE ET CÉLÈBRE

PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY

préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.

Toutes les PREMIÈRES MAISONS de groceries et liqueurs le vendent à la Nlle-Orléans.

1er déc'78—6 m

JOS. BRANDNER,

Marchand—Tailleur,

34.........RUE BOURBON,.........34

A constamment en magasin un bel assortiment de DRAPS, CASIMIRS et étoffes à gilets.

5 nov—3m.

Hong Kong Tea Co.,

BATISSE HONG KONG,

A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Cette compagnie importe et vend du THÉ,

—ELLE VEND DU—

CAFÉ GRILLÉ,

Au No 89 de la rue du Canal,

Après l'encoignure Chartres;

Au No 179 de la rue Poydras, Après l'encoignure Carondelet; Au No 300 1/2 de la rue Dryades, Au-dessus de la rue Erato;

Au No 227 de la rue Vieille-Levée,

EN FACE DU BAZAAR MARKET. (Marché Français.)

☞ Achetez nos CAFÉS GRILLÉS

Cafés que nous grillons de la véritable manière arabe et que nous vendons 30 cents.

Le THÉ de $1.20 se vend, aujourd'hui, 75 cents. 26oct—D

Bitter Cordial, Aromatique, Américain, de Peychaud.

Diplôme d'honneur obtenu à la Grande Exposition d'Altona, Allemagne, en 1869.

Ce cordial le plus agréable et le plus savoureux qui ait jamais été préparé avec des ingrédients aromatiques et amers, ouvre l'appétit, donne de la vigueur aux fonctions de l'estomac et par là empêche la dyspepsie.

Une cuillerée à thé peut être prise avec du sherry et du madère ou, si on le préfère avec un peu d'anisette et du brandy avec ou sans eau. Même les dames peuvent le prendre simplement avec de l'eau et un peu de sucre, ce qui en fait une boisson stomachique très légère et agréable.

Préparé par A. A. PEYCHAUD, pour,

VINCENT MICAS,

successeur de THOMAS H. HANDY, seul propriétaire.

Nos 14 et 16 rue Royale,

8déc—1m Nlle-Orléans, Lne.

NEW-ORLEANS SAVINGS INSTITUTION 156 rue du Canal,

D. URQUHART, Président.
THOS. A. ADAMS, 1er Vice-Président.
THOS. A. CLARKE, 2nd do
CHAS. J. LEEDS, do
CHAS. KILSHAW, Trésorier.

DIRECTEURS

Thos. A. Adams,	Geo. Jonas,
Thos. A. Clarke,	J. G. Gaines,
C. J. Leeds,	G. Schneider
S. Jamison,	Carl Kohn,
A. Moulton,	T. L. Bayne,
A. Palfrey,	D. Urquhart,

26 mars—1 an

For New York direct.

Cromwell Line.

This line is composed of the following steamers, NEW ORLEANS, CORTES, HUDSON, KNICKERBOCKER.

Steamship HUDSON, Capt. E. V. Gager, will leave her wharf, foot of Toulouse street, Wednesday, Jan. 8 at 8 A. M.

Insurance on cargo by this line 1/2 per cent.

Cabin Passage.........$30
Steerage — 25
Excursion tickets.........50

Freight for LIVERPOOL, BREMEN and HAVRE taken by this line, and through Bill of Lading given for the same.

For freight or passage apply to ALFRED MOULTON, 1 Carondelet Street

mar1—1y

ANNONCES PARISIENNES.

POUDRE FERRO-MANGANIQUE de BURIN DU BUISSON

Pharmacien, lauréat de l'Académie de Médecine.

Il suffit d'une petite quantité de cette poudre dans un verre d'eau, pour obtenir instantanément une eau ferrugineuse, minérale, gazeuse, très agréable, qui se boit aux repas mélangée avec le vin. Elle est d'une efficacité constante dans toutes les affections qui réclament l'emploi de la médication ferrugineuse, et convient surtout aux personnes qui ne peuvent digérer les préparations ordinaires du fer. Elle a sur toutes les autres l'immense avantage de ne pas provoquer de constipation et de contenir du manganèse, que les savants considèrent comme indispensable au traitement par les ferrugineux.

CRÈME de BISMUTH de GRIMAULT & Cie, Pharmaciens à Paris.

C'est le remède le plus inoffensif et en même temps le plus sûr des moyens pour combattre les diarrhées cholériformes en temps d'épidémie.

La CRÈME de BISMUTH est d'une efficacité éprouvée contre: les Diarrhées, les Gastrites, les Dysenteries, les Gastralgies, les Coliques et les ulcérations intestinales.

Elle se prend à la dose moyenne d'une cuillerée à café, matin et soir, quelques minutes avant les repas.

FRUIT JULIEN

Purgatif végétal, laxatif et rafraîchissant.

C'est le laxatif le plus doux, le purgatif le plus innocent que l'on connaisse; il s'emploie contre:

la Constipation, les Hémorrhoïdes, la Dysenterie, les Maladies du foie, les Maladies de la peau, les Congestions cérébrales, les Maux d'estomac, les Mauvaises digestions, la Migraine et la Bile, les Maladies de l'enfance, l'Apoplexie et la Paralysie.

Dépôts dans les phies St-Cyr Foncade, Ryver, et chez MM. Carrouche, & Wheelock & Co.

BILAN

De la Banque Nationale de l'Etat A LA NOUVELLE-ORLÉANS

Arrêté à la clôture des affaires le 31 décembre 1878.

ACTIF.

Prêts et escomptes		1,306,274 01
Bons des Etats-Unis		50,000 00
Autres Bons et valeurs		10,161 50
Autres items—compte spécial		147,179 85
Immeubles		70,000 00
Fonds de rachat cinq pour cent		2,250 00
Change sur les Etats-Unis et l'étranger	364,228 97	
Papier-monnaie	398,647 98	
Espèces	14,843 61	
Chèques sur les autres Banques	368,777 63	1,146,397 72
Total		2,732,763 98

PASSIF:

Capital actions		425,000 00
Fonds d'excédant		85,000 00
Autres bénéfices non partagés (sujets au dividende de 5 pour cent)		161,901 62
Billets en circulation		45,000 00
Dividendes non-payés		11,837 85
Dû aux déposants	1,743,496 70	
Dû aux banques et aux banquiers de dehors	137,272 61	
Dû à l'Etat de la Louisiane, comme agent fiscal	122,055 17	2,004,824 48
Total		2,732,763 98

SAM'L H. KENNEDY, Président.
L. A. WILTZ, Vice-Président.
CHAS. L. C. DUPUY, Caissier.

1erjanv—7?

UNION FRANÇAISE.

A partir d'aujourd'hui, 10 du courant, les demandes de secours seront reçues au bureau de l'Union Française, No 9, rue St-Louis, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après midi.

Tous les mercredis, le comité se réunira pour statuer sur les demandes.

Par ordre du Président, H. SALOMON, Secrétaire-Trésorier.

L'UNION FRANÇAISE.

Bureau, rue St-Louis No 9.

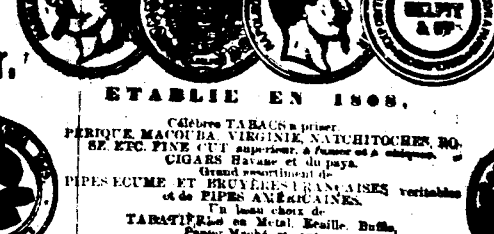
Le Conseil de Direction croit devoir rappeler à MM. les planteurs, chefs d'ateliers ou d'établissements, que les demandes de travailleurs, ouvriers ou employés français, sont l'objet de sa sollicitude spéciale.

Par ordre du Conseil de Direction,

2 nov— H. SALOMON, Secrétaire-trésorier.

A. DELPIT,

Manufacture de Tabac à la Vapeur.



Manufacture de Tabac à la Vapeur.

ETABLIE EN 1808.

Célèbres TABACS à priser.

PERIQUE, MACOUBA, VIRGINIE, NATCHITOCHES, ROSE, ETC. FINE CUT supérieur, à fumer et à chiquer. CIGARS Havane et du pays.

Grand assortiment de PIPES ECUME ET BRUYERES FRANÇAISES véritables et de PIPES AMERICAINES.

Un beau choix de TABATIERES en Metal, Ecaille, Buffle, Papier Maché et autres.

ARTICLES POUR FUMEURS, ETC., ETC., ETC.

— Le tout — AUX PRIX LES PLUS MODÉRÉS. En gros et en détail.

26 déc—1an.

J. P. SARRAZIN,

Manufacture de Tabac à la vapeur,

ÉTABLIE EN 1842.

91 & 93 CHARTRES, COIN CONTI,

SUCCURSALE: 66 POYDRAS, COIN TCHOUPITOULAS.

OFFRE à sa nombreuse clientèle, un vaste assortiment de TABACS à fumer, à priser et à chiquer, en gros et en détail, à des prix réduits.

Agence pour la Louisiane des fameux CIGARES CHAMPAGNE et HALF & HALF.

Agence pour les Etats-Unis des célèbres marques de CIGARES de la Havane: LA PERLA DE CUBA et HIJA DE LA HABANA.

Propriétaire du JOS. QUEYRON'S CIGAR WORKS. 1,500,000 CIGARES DOMESTIQUES de qualités supérieures à ses prix réduits.

Agence STAR NEW STYLE & FOREST—BRIGHT NAVIES—TWIST J. B. PACE et autres marques célèbres.

FEUILLETON.

Commencé 1er janv.

LE TROISIÈME

DESSOUS.

PAR JULES CLARETIE.

II—Suite.

Et il conjura Geneviève de rester, au moins quelques jours. Il se faisait câlin, il implorait. On eût dit que le départ de la jeune fille l'effrayait plus que la ruine.

Geneviève ne partit pas. Roquevert la revit encore le soir, assise à sa place habituelle, toute pâle. Il y avait peu de monde dans le café. Un des garçons, qui avait de l'esprit, venait de répondre à un consommateur lui demandant du curaçao; "Monsieur, on n'en tient plus ici! Mais au *Café de l'Ambigu*, il y en a d'excellent!"

Le lendemain, Geneviève était seule au *Café Périclès*. L'oncle Pesquidoux, à bout de ressources, avait quitté Paris par un train de nuit. Les sept cents francs de sa nièce allaient lui servir à chercher fortune autre part.

La malheureuse fille fut atterrée en se voyant ainsi isolée, en butte aux réclamations hautaines et aux insolences des créanciers. Ceux-là étaient nombreux. Peu au courant des affaires de l'oncle, Geneviève ignorait tout ce que devait ce "malin" qui trouvait son client trop naïf. La nouvelle du départ de Pesquidoux fut connue bien vite. Les garçons [illegible], qui avaient vu, vers une heure du matin, Pesquidoux partir avec des malles, annonçaient dans les environs que le poisson avait *levé le pied*. Et c'était aussitôt comme une germination de créanciers une trombe de fournisseurs faisant pleuvoir brusquement comme un déluge de plaintes et de criailleries. La pauvre Geneviève était au milieu, livide, regardant cette inondation, cette invasion avec de grands yeux effarés. Elle regrettait de n'avoir plus ses pauvres bijoux pour les jeter à terre, au milieu de ces hurlements et dire, pour répondre quelque chose:

—Ramassez, prenez, partez!

On avait, au dehors, fermé les volets du café pour que la foule n'entendit pas. Geneviève se trouvait dans la pénombre de la grande salle,—le jour filtrant à travers les verrières du haut et les jointures,—comme au milieu d'une meute.

—Ce n'est pas tout ça, lui disait-on. Vous savez où est Pesquidoux. Dites-nous où il est. Il nous le faut. On ne laisse pas ainsi les gens dans la peine. Ah! vous savez, vous répondez pour lui, vous! Pas de ces airs-là. On parle quand les gens vous interrogent. Où est-il? où est-il?

—Dites-le moi, répétait Geneviève, toute droite, regardant ces gens qu'elle ne connaissait pas.

A la fin, l'un d'eux fut plus violent, haussa la voix, menaça et injuria:

—Laissez donc! dit-il. Elle est là pour ne rien dire, parbleu! Vous ne voyez pas que c'est canaille et compagnie?

Mais il avait à peine parlé que la main nerveuse d'un homme s'abattait sur sa cravate et la lui tordait autour du col. C'était Roquevert, entré par hasard, étonné des volets fermés, et qui écoutait, le cœur bondissant. Il secoua l'homme avec une vigueur telle que le malheureux avait à peine la force de crier, d'une voix râlante: "Voyons, voyons, mais vous m'étranglez!"

Le comédien, son beau visage blanc comme un linge et coupé hardiment par sa rude moustache noire, rappelle à Geneviève cette scène de drame où il regardait son adversaire dans les prunelles.

Elle se sentit sauvée.

Roquevert venait de lâcher l'homme qui, portant la main à son cou, cherchait s'il ne saignait point, et les autres se taisaient.

—Est-ce que vous allez rendre une femme innocente responsable de la conduite d'un autre? dit le comédien de sa voix qui vibrait. Patientez donc, on vous paiera.

—Qui nous paiera? fit un des plus furieux.

—Moi, tout le premier, répondit Roquevert. Oui, au besoin, moi! Mais allez vous-en! Allez vous-en! dit-il encore de ce ton de maître qui dominait les masses.

Ils reculèrent. On le laissa seul dans la grande salle avec Geneviève. Alors, pour la première fois, dans le flot débordant des questions et des confidences, il laissa échapper son secret: il dit tout ce qu'il nourrissait d'amour pour elle, il combattit cette résolution où elle était de ne point se marier, il lui fit entendre que, seule maintenant, plus que jamais elle avait besoin d'un appui. Il s'était tu si longtemps parce qu'il avait peur de n'être pas aimé! Il commençait à vieillir. Elle avait peut-être un autre idéal. Un comédien, cela l'effrayait sans doute. Mais il y avait des comédiens aussi bon époux, aussi fidèles, aussi dévoués et (il sourait, tout en tremblant un peu) aussi timides que d'autres hommes. Plus que d'autres, au contraire, ils avaient besoin d'une compagne affectueuse et sûre, d'un logis paisible, d'une vie calme, laborieuse! Ah! si elle savait tous les beaux projets qu'il avait ébauchés en songeant à elle! Jamais peut-être il n'en aurait rien dit, mais le sort le voulait. Il ne s'acharnait contre elle que pour les rapprocher l'un de l'autre. Hier, il la croyait heureuse: il se taisait. Aujourd'hui, il la savait isolée, menacée: il accourait et il parlait.

Et il parlait si bien que Geneviève se sentait tremblée et comme défaillante sous les chauds accents de cette voix grave, enveloppante et douce. Elle aussi elle l'aimait. Elle devinait en lui une telle bonté sous la supériorité éclatante que tous saluaient! Grand artiste, elle savait bien qu'il l'était et la foule le savait aussi; mais bon, et tendre et généreux, elle seule pouvait dire pourtant, magnétiquement et par instinct, combien il était tout cela. Pourtant, au lieu d'être ravie, elle était effrayée maintenant. Cette voix qui la charmait lui donnait en même temps des frissons de terreur. Qu'allait-elle répondre à cet homme, aimant [illegible] bas, tout bas aimé? Lui dire qu'elle ne voulait pas être sa femme—ce qu'elle ne voulait pas—c'était le frapper tout droit au cœur, le chasser aussi peut-être. Lui répondre qu'elle consentait?...... Elle tremblait, éperdue, à cette idée seule. Et pourtant, lui dire non, c'était le perdre.

Il y eut, à cette époque, dans la vie de Geneviève des luttes sinistres que Roquevert ne soupçonna jamais et qui, peut-être, influèrent sur la transformation étrange de cette âme féminine. Elle se sentit profondément et si complètement aimée, condamnée à l'isolement, à la misère, à la lutte amère, sourde et quotidienne, si elle n'épousait pas Roquevert. Puis elle se vit entrant toute droite dans le chemin tracé, si elle devenait sa femme, et se jurant avec une ferveur ardente de le rendre heureux et de l'aimer toujours, elle laissa tomber dans la main vaillante de cet homme sa petite main fiévreuse et qui tremblait.

—Je cherchais, j'attendais, j'ai trouvé, lui dit Roquevert.

Geneviève songeait que c'était une dette qu'elle payait. Elle devait et elle tint. Elle fut la compagne et l'amie, la femme idéale, portant sa part du fardeau, doublant les joies, diminuant les peines, réconfortant ce grand enfant qui était un grand homme, souriant à ses amertumes pour les dissiper, raillant ses désespoirs pour les vaincre, prête à boire le sang de ses blessures pour les cicatriser et à effacer de ses lèvres la trace des larmes. Un enfant naquit. C'était Henri. Il apportait au logis un rayon de lumière, un chant d'oiseau, un babil d'ange. Roquevert était fou de joie. Geneviève, plus grave, contemplait parfois le petit avec des yeux tristes. Elle était toujours très pâle, l'air fatigué, quoique si heureuse.

Roquevert lui reprochait parfois de ne pas aimer Henri. Elle lui répondait:

—Tu es bête!

—Oui! tu sais bien ce que je veux dire. Tu aurais mieux aimé une fille!

Alors sa peau devenait plus blanche encore. Un jour que Roquevert lui répétait cette plaisanterie éternelle, elle eut comme une crise de nerfs terrible.

Il lui demanda pardon et ne parla plus jamais de cela.

Henri grandissait. Il avait douze ans lorsque Geneviève espéra, une fois encore, devenir mère. Elle était alors très faible, un peu anémique, disait le docteur. Mais, à l'idée qu'elle pouvait avoir (et elle disait ce mot tout bas, comme une prière) une fille, elle souriait d'un sourire ineffable, où il y avait de l'infini.

—Voyons, disait Roquevert, sois calme. Et si c'était un garçon!

—Non, non; ce sera une fille!

—Pourquoi?

—Parce que.

Elle répétait souvent: "Je mourrais avec joie si c'était une fille et si j'avais le temps de l'embrasser dans son berceau!"

—C'est gentil pour Henri, ce que tu dis là! faisait Roquevert. Tu ne l'aimes décidément pas, ton garçon! Il est pourtant beau, beau....

—Comme toi, répondait-elle, et je vous adore tous les deux!

Les mois s'écoulaient. Lorsque l'enfantement survint, Geneviève se laissa aller, avec un pâle et profond sourire, sur l'oreiller blanc, et dit doucement, tendrement tout bas:

—C'est elle!

Le médecin était inquiet. Il redoutait une terrible crise si l'enfant était un garçon. L'enfant naquit, c'était une fille, mais elle vint au monde étouffée, rendant le dernier soupir avant la première aspiration de la vie, et malgré les soins, les frictions de vinaigre, les coups rapides pour ramener la circulation du sang, la petite créature était morte.

On l'avait emportée dans une chambre voisine, et de sa voix douce, Geneviève l'appelait, la demandait. On la lui montrerait tout à l'heure. Pourquoi tout à l'heure? Ce n'était donc pas une fille? Si, une fille. Jolie? Jolie. Alors, où est-elle? Là, tout près. Un peu de patience. Ah! du sommeil d'abord. Elle verrait sa fille quand elle aurait dormi.

Geneviève sourit. Elle serait bien sage. Elle dormirait. Voyez. Et, en s'endormant, elle répétait: "Ma fille."

Le soir tombait. Moins d'une heure après, Geneviève assoupie, s'éveilla. Eh! bien, voilà. Elle avait dormi. Où était sa fille maintenant? Elle interrogeait, du fond de son lit, avec sa petite voix faible. Comme on ne répondait pas et qu'on était là, elle se dressa à demi, roulant autour d'elle des yeux agrandis, et dont le bleu paraissait noir dans sa figure pâle, et elle dit, impérativement cette fois:

—Eh! bien! ma fille?

Le silence que gardaient Roquevert, et ce médecin qui était là, lui fit par tout le corps courir un frisson. Cette chambre tiède, où des moiteurs traînaient, lui parut glacée comme si, sur ses épaules, lui tombait le froid suintant d'un caveau.

—Ma fille! ma fille! Où est ma fille?

—Ah! je comprends, dit-elle, vous m'avez menti. Elle est morte! Ma fille est morte! Ah! les misérables qui m'ont tué ma fille!

Elle se prenait la tête dans les mains, puis se frappait le front de ses poings fermés ou se tordait les doigts avec rage, follement. On put craindre longtemps un transport au cerveau, et ce fut miracle si la fièvre n'emporta pas la malheureuse. Après des jours et des nuits de crise, aussi effrayants qu'une agonie, le calme survint pourtant, ou plutôt l'abattement, une sorte de farouche hébétude. Le médecin répondait de la malade, mais non pas de sa raison. Roquevert était désespéré.

Geneviève devait pourtant revenir tout entière à la vie, lentement, et pour garder toujours une pâleur mortelle. Ses lèvres, qui souriaient si peu auparavant, semblaient maintenant comme tragiquement scellées. Elle avait au fond de ses yeux bleus une sourde douleur, la souffrance d'une plaie cachée. Cette âme, déjà mystérieuse, parut s'envelopper plus étroitement encore de silence.

Henri grandissait et elle n'avait pas pour lui ces effusions tendres de la mère, glorieuse de l'épanouissement de l'être né d'elle. Elle lui parlait sévèrement parfois, sans qu'il le méritât, et si l'enfant, au lieu d'avoir l'exubérante et virile activité de son père, fût né avec la sensibilité maternelle, presque maladive, il en eût cruellement souffert. Mais, tout action, mouvement, volonté, à peine Henri avait-il le temps de réfléchir, et Geneviève d'ailleurs, comme prise de remords, corrigeait bientôt par des élans de caresses, violents jusqu'à l'exaltation, ses implacables froideurs.

A ces étrangetés de caractère, que Roquevert attribuait à la douleur éprouvée, à l'ébranlement nerveux d'une atroce déception, venait se joindre, avec les années, un sentiment tout nouveau, d'une impérieuse puissance. Toujours croyante, Geneviève était devenue étroitement dévote. Elle éprouvait, dans l'atmosphère glaciale de l'église, un apaisement profond et grave et comme un soulagement physique. Agenouillée, priant, tout son être s'élançant vers l'idéale consolation, elle se sentait plongée dans une béatitude étrange, pleine d'oubli, pareille au *nirvana* hindou. C'était un envahissement lent, une sorte d'infiltration qui lui faisait courir dans les veines un sang plus frais. Cette sorte de dévotion rassérénée allait devenir bientôt, sous l'influence d'un directeur austère, un sentiment plus violent et plus dur.

Le premier confesseur de Geneviève, un bon vieux prêtre doux, souriant et un peu sourd étant mort, son successeur s'était trouvé être un desservant, venu à Paris après avoir passé un certain nombre d'années dans un petit village des environs d'Etampes où, au milieu d'une population de campagnards sceptiques et de carriers dangereux, il avait voulu implanter, de par son énergie, la pratique sévère du culte. Fils de paysans, rudement taillé, sanguin et violent comme un prédicateur de la Ligue, l'abbé Ronchat s'était fait remarquer, en haut lieu, par cette sorte de guerre déclarée à ses paroissiens qu'il foudroyait littéralement du haut de sa chaire, malgré des menaces souvent proférées au fond des débits de vin. L'abbé Ronchat, qui n'était point sans un talent vigoureux et âpre, ne s'était même pas contenté de discourir, il avait pris la plume et, du fond de son presbytère de village, nu comme une chaumière, il avait écrit tout un volume, d'un style audacieux, heurté, brutal, mais d'une sève sauvage et forte, sur l'incrédulité des campagnes née de la corruption des villes. Ce travail l'avait décidément mis en lumière et on l'avait appelé à Paris, pour l'avoir sous la main. L'abbé Ronchat était une réserve.

Une église nouvelle, l'église de Saint-Clément, formant paroisse, venait d'être construite sur les confins de Montmartre et de la Villette, et le curé, M. Poparel, fort aimable homme, très parisien, spirituel, accommodant et mondain, avait été invité à accueillir, comme un espoir de l'église, cet abbé Ronchat, encore jeune et qui faisait, à côté du curé, l'effet d'un inquisiteur espagnol mis sous les ordres d'un fin abbé du dix-huitième siècle.

L'abbé Ronchat, avec ses préjugés terribles et sa foi ardente, militante et profonde, avait bientôt pris sur Mme Roquevert une influence décisive. Elle se sentait dominée par cet homme comme par une force occulte. Il était pour elle la Vérité vivante, la volonté divine revêtue de la robe noire du prêtre. Ses impératives admonestations, elle les recevait comme des ordres. La grande voix menaçante de l'orgue ne la troublait pas plus que l'accent ferme et acéré de cet homme qui lui parlait derrière les barreaux du confessionnal comme du fond de l'ombre. Et tout embrasé de son zèle, l'abbé avait entrevu une conquête superbe, une œuvre éclatante à accomplir, lorsqu'il avait appris que cette pénitente, éperdue et troublée, qui venait s'agenouiller devant lui, était la femme d'un comédien.

Il avait, pour cette race des histrions, maudite depuis des siècles, tout le mépris terrible que leur avait voué la vieille Eglise. L'acteur était pour lui l'être souillé et damné, l'homme ayant, comme en plein moyen âge, signé quelque pacte avec le diable. Il haïssait ces bâtiments orgueilleux qui étaient des théâtres, et qui lui semblaient comme les temples d'un autre culte où l'on célébrait, il ne savait quels mystères hideux, quelque chose comme une messe noire. On eût proposé de porter, dans ces antres vendus aux œuvres du démon la flamme purificatrice, que l'abbé Ronchat n'eût pas dit non. Tous les préjugés, toutes les rancunes, toutes les colères passées du prêtre contre le comédien se concentraient, farouches, dans cette tête violente et dure de paysan croyant.

Et aussi, avec quelle volupté d'apôtre avait-il su venir à lui la compagne d'un de ces maudits! Par elle, il pouvait l'atteindre, lui. Par la femme, il pénétrait dans la famille et jusque dans la coulisse empoisonnée de ce théâtre! S'il pouvait ramener, s'il pouvait racheter cet homme qui ne croyait pas et qui, chaque soir, barbouillant le visage qu'il tenait de Dieu, parodiait, devant la foule, les passions humaines!....

(A continuer.)

AU CHAMP-DE-MARS.—Le déménagement continue au Champ-de-Mars. Mais il n'est pas aussi avancé qu'on pourrait le croire. Le côté français du Champ-de-Mars est à peu près dégarni, et dans la galerie des machines, non-seulement tout a disparu, mais encore le sol est en partie bouleversé; à peine rencontre-t-on quelques amoncellements de fer ou d'acier. Dans les annexes, des instruments aratoires, charrues, glaneuses, faucheuses, attendent le moment de leur transport.

Dans la galerie du travail manuel, le squelette d'une pyramide de curaçao reste seul debout. On voit encore, dans le grand vestibule du bord de l'eau, le monument de Charlemagne, la carcasse du bâtiment des manufactures nationales, le joli palais indien du prince de Galles.

Les sections étrangères présentent le pêle-mêle le plus extraordinaire. Des milliers de caisses sont entassées les unes sur les autres. Des vitrines sont encore complètes, particulièrement en Italie et en Chine.

Le long des quais, tous les hangars sont démolis; des tranchées coupent le terrain. La plupart des kiosques du Trocadéro subsistent encore, toutes les portes ouvertes. Pas un arbre n'a été arraché, pas un gazon retourné, et on rencontre intacts des massifs d'arbustes; mais partout l'hiver a mis sa sombre marque.

Dans les galeries de l'art rétrospectif, les pas résonnent dans le vide et la température y est tellement glaciale qu'on a hâte d'en sortir.

Pittsburg, Anthracite et Cannel anglais à bas prix chez Hy. J. Montagnet.

☞ Chapeaux élégants à bon marché au magasin du Robt. E. Lee, coin des rues Canal et Bourbon.

Grande réduction dans le prix des chaussures au Magasin Bengal coin des rues Royale et Dumaine.